

ANTHROPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

ANTHROPOLOGIE JAPONAISE

Kuwayama, Takami
Université d'Hokkaidō

Date de publication : 2025-10-18 DOI : <https://doi.org/10.47854/nmjvk652>

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

L'histoire de l'anthropologie japonaise est beaucoup plus longue qu'on ne le croit. Elle remonte à la fin du XIX^e siècle, lorsque la relation généalogique entre les Japonais et les Aïnous attirait l'attention non seulement des érudits, mais aussi du grand public (Shimizu 1997). Une vive controverse avait éclaté entre deux éminents professeurs – Shōgorō Tsuboi (1863-1913), qui prétendait que les anciens Japonais descendaient des Korpokkur, un peuple nain qui apparaissait dans les légendes aïnou, et Yoshikiyo Koganei (1859-1944), qui soutenait catégoriquement que les anciens Japonais descendaient de nuls autres que les Aïnous. Les deux chercheurs avaient étudié en Europe, Tsuboi en Grande-Bretagne et Koganei en Allemagne, puis ont enseigné à l'Université impériale de Tokyo. Koganei était anatomiste, tandis que Tsuboi, qui proposait d'étudier l'humanité dans une perspective globale, couvrait les branches culturelles et biologiques de l'anthropologie. Ce dernier est donc considéré par les spécialistes des deux domaines comme le père de l'anthropologie japonaise, dont le moment fondateur fut la création d'un petit cercle universitaire appelé les « Amis de l'anthropologie » par Tsuboi et ses collègues en 1884 (au sujet de Tsuboi, voir Kawamura 2013).

Après la mort prématurée de Tsuboi lors d'un voyage en Russie, Ryūzō Torii (1870-1953) a fait plus que quiconque pour développer la branche culturelle de l'anthropologie japonaise – « ethnologie » ou « études raciales », comme on l'appelait alors. L'archéologie représentait également une partie importante de ses recherches. En 1895, l'année où la guerre sino-japonaise s'est terminée par la victoire du Japon, Torii a été envoyé dans la péninsule de Liaodong, où il a découvert des dolmens. Cette expédition serait le premier travail de terrain mené à l'étranger par des anthropologues japonais. Les explorations de Torii, toujours muni d'un appareil photo, se poursuivent jusqu'au milieu des années 1930, couvrant les régions sous domination militaire japonaise comme Taïwan, le nord-est de la Chine, la Mongolie intérieure, la Corée, Sakhaline et les îles Kouriles (Kuwayama 2024 ; Torii 1976).

Deux choses doivent être notées ici. Premièrement, les recherches de Torii en 1895 ont été menées à peu près en même temps que se déroulait l'expédition de

ISSN : 2561-5807, Anthropen, Université Laval, 2021. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Kuwayama, Takami, 2025, « Anthropologie japonaise », *Anthropen*.
<https://doi.org/10.47854/nmjvk652>

recherche dans le détroit de Torres par l'université de Cambridge en 1898. Cependant, en raison du déséquilibre des pouvoirs dans le Dominion anglophone, «^o système mondial de connaissances » comme le définit Kuwayama (2004), on ne se souvient plus aujourd'hui que de l'expédition de Cambridge et plus des recherches de Torii : seule une version de l'histoire est racontée aujourd'hui, au détriment de l'autre. Deuxièmement, l'anthropologie japonaise, comme l'anthropologie européenne et américaine, s'est développée parallèlement à l'expansion colonialiste et impérialiste du pays. Comme nous le verrons, l'Occident n'a pas le monopole de l'autocritique des « racines coloniales de l'anthropologie ».

Au Japon, pendant l'entre-deux-guerres, l'ethnologie s'est suffisamment développée pour former une organisation universitaire appelée la Société japonaise d'ethnologie en 1934, avec plus de 300 membres de diverses disciplines connexes (Yamashita 2024). La *Revue japonaise d'ethnologie* a été créée l'année suivante. Une caractéristique importante de l'ethnologie japonaise à cette époque était sa convergence avec les études folkloriques, tant sur le plan du sujet que du personnel. En général, les ethnologues s'intéressent à l'étude comparative des cultures du monde entier, tandis que les folkloristes s'intéressent principalement aux choses japonaises. Malgré cette différence, les deux domaines avaient beaucoup en commun parce que le Japon s'est modernisé plus tard que les grands pays occidentaux et que les coutumes « particulières » que les anthropologues occidentaux avaient trouvées dans le monde prémoderne s'observaient souvent dans les lieux reculés du Japon. Le fait que les folkloristes japonais aient étudié les structures sociales était également un facteur de convergence.

Quelques mots s'imposent ici sur la similitude fondamentale entre l'ethnologie (anthropologie culturelle) et les études folkloriques, que ce soit au Japon ou ailleurs. Depuis leurs débuts, les deux domaines ont cherché à identifier les éléments de la vie des gens ordinaires, le *vernaculaire*. Ce terme renvoie aux croyances et coutumes locales qui étaient considérées comme obsolètes et insignifiantes au siècle des Lumières, à ces pratiques quotidiennes dont on pensait qu'elles disparaîtraient à mesure que les gens deviendraient plus sages et plus rationnels (Shimamura 2019). La différence entre les deux domaines résidait dans la localisation du vernaculaire^o: les folkloristes essayaient de le trouver dans leur propre culture, en identifiant les anciennes strates dans la vie contemporaine, tandis que les ethnologues ou les anthropologues essayaient de le trouver dans des pays lointains en dehors de leur propre culture, en se considérant eux-mêmes comme *orthodoxes*. Cela était particulièrement vrai pour les érudits occidentaux venant du centre hégémonique du monde moderne.

Le développement de l'ethnologie japonaise dans l'entre-deux-guerres a suivi des chemins quelque peu différents à l'intérieur et à l'extérieur de l'empire. Au sein de l'empire, les recherches ont été menées par des chercheurs formés en Europe, comme Masao Oka (1898-1982), qui a étudié l'anthropologie historique en Allemagne sous la tutelle de Wilhelm Schmidt, chez qui l'idée de « cercles culturels » (*Kulturkreis*) était centrale. Kunio Yanagita (1875-1962), fondateur des études folkloriques japonaises qui a eu une influence considérable sur les folkloristes et les ethnologues, n'avait pas étudié à l'étranger, mais il connaissait bien le style européen d'études culturelles comparées représenté par James Frazer.

À l'extérieur de l'empire, par contre, l'influence de l'empirisme britannique et du pragmatisme américain était plus forte, ce qui mena à un travail de terrain intensif parmi les populations locales qui devenaient sujets japonais. À Taïwan, par exemple, Nenozi Utsushikawa (1884-1947), titulaire d'un doctorat de l'Université Harvard, fonda l'Institut d'ethnologie de l'Université impériale de Taipei en 1928. Le rapport de 1935 de l'Institut, intitulé *Étude de la généalogie et de la classification des Aborigènes taïwanais* (*Taihoku Teikoku Daigaku Dozoku Jinshugaku Kenkyūshitsu* 1935), est encore consulté aujourd'hui, par exemple à l'occasion de revendications territoriales des peuples autochtones. En Corée, l'Institut de religion et de sociologie a été créé à l'Université impériale de Keijō (aujourd'hui Séoul) en 1926. Takashi Akiba (1888-1954), le directeur de l'Institut, avait étudié avec Bronislaw Malinowski à Londres et il était fortement influencé par son fonctionnalisme. En étudiant les rituels ruraux, Akiba a montré que la société paysanne coréenne avait une double structure, confucéenne et folklorique.

Ainsi, le courant dominant de l'anthropologie culturelle telle que nous la connaissons aujourd'hui s'est d'abord développé en marge de l'empire (Yamaji 2011). Certains des étudiants formés à Taïwan ou en Corée pendant la guerre, notamment Tōichi Mabuchi (1909-1988) et Seiichi Izumi (1915-1970), ont ensuite joué des rôles de premier plan dans l'anthropologie japonaise d'après-guerre (sur Izumi, voir Kingsberg Kaida 2020).

Il faut ajouter ici que les recherches menées par la Compagnie de chemin de fer de la Mandchourie du Sud, qui avaient commencé en 1907 dans le but de proposer des politiques de développement économique du nord-est de la Chine et des frontières orientales de la Russie en mobilisant plus de 2000 hommes à son apogée, étaient sans précédent dans l'histoire de la recherche japonaise à l'étranger. Bien que leurs études n'aient pas été ethnologiques au sens strict, les chercheurs ont étudié presque tous les aspects de la vie villageoise dans ces régions. Certains d'entre eux étaient des penseurs de gauche, ce qui a parfois conduit à des dissensions avec les militaires. Cependant, comme l'objectif global de cette étude était d'étendre l'empire japonais, les chercheurs de l'après-guerre au Japon et à l'étranger eurent certaines réticences à utiliser les résultats de ces recherches. La situation a récemment commencé à changer (Grove 2020), mais on ne peut pas en dire autant en Corée où les sentiments anti-japonais sont encore forts aujourd'hui.

Après la défaite du Japon à la fin de la Seconde Guerre mondiale en 1945, le champ connu sous le nom « d'ethnologie » commença à être appelé soit « anthropologie culturelle », soit « anthropologie sociale ». En fait, les universités du Japon d'après-guerre évitaient d'employer le terme « ethnologie » pour des cours d'études d'autres cultures. Ce changement terminologique reflétait les profonds changements que connut la société japonaise après la guerre.

Premièrement, la discipline avait été stigmatisée en raison de la collaboration des ethnologues d'avant-guerre avec l'armée. Oka, en particulier, a été critiqué pour son rôle dans la fondation de l'Institut d'études ethniques en 1943, une organisation gouvernementale qui devait proposer des politiques pour réaliser l'idéal de guerre d'une sphère de coprosperité de l'Asie de l'Est élargie. Deuxièmement, l'occupation du Japon, dirigée par le général Douglas MacArthur, commandant en chef des forces alliées dans le Pacifique (SCAP), a complètement transformé le système d'enseignement japonais. Dans le cadre de cette transformation spectaculaire,

l'institution américaine appelée Civil Information and Education Section (CIE) a été créée, apportant de nouveaux types de connaissances dans divers domaines, dont l'anthropologie. Parmi ceux qui ont bénéficié de l'ECI figuraient Eiichirō Ishida (1903-1968) et Ken'ichi Sugiura (1905-1954). Tous deux ont joué un rôle déterminant dans la création du programme de premier cycle en anthropologie culturelle à l'Université de Tokyo, anciennement Université impériale de Tokyo, en 1954.

Après la mort prématurée de Sugiura la même année, le programme tomba entre les mains d'Ishida, qui cherchait à étudier l'humanité dans le style américain de l'anthropologie des « quatre domaines ». Mais il renonça finalement à cet idéal pour se concentrer sur la branche culturelle de la discipline ; la cause essentielle de cette séparation était le fait que l'anthropologie biologique était enseignée à la Faculté des sciences depuis avant la guerre, tandis qu'Ishida était à la Faculté des arts libéraux nouvellement ouverte après la guerre (Mio 2011).

L'Université de Tokyo était l'une des rares institutions où l'anthropologie culturelle était enseignée dans l'immédiat après-guerre. Parmi les autres, citons l'Université métropolitaine de Tokyo, dirigée par deux universitaires exceptionnels : Oka, dont l'expertise était trop précieuse pour être rejetée malgré les critiques formulées contre lui, et Mabuchi, qui avait effectué un travail de terrain approfondi en Indonésie en tant qu'étudiant à l'Université impériale de Taipei. En explorant l'Indonésie, Mabuchi se familiarisa avec le structuralisme néerlandais, dont la tête de file était Josselin de Jong, ce qui finit par l'amener à jouer un rôle déterminant dans l'introduction et la diffusion du structuralisme français dans le Japon d'après-guerre. La tradition allemande de l'anthropologie historique se poursuivit quant à elle dans une école catholique privée, l'Université Nanzan, fondée par la Société du Verbe divin, avec le père Schmidt notamment.

À mesure que le Japon se relevait des cendres de la guerre et que son économie commençait à croître rapidement au milieu des années 1950, ce que symbolisèrent les Jeux olympiques de Tokyo en 1964, l'intérêt du public pour les affaires mondiales augmentait et l'anthropologie culturelle devenait populaire à mesure, parce que c'est une discipline qui s'intéresse à d'autres cultures. Par conséquent, des cours sur le terrain ont commencé à être donnés dans tout le pays dans les années 1970. De plus, avec l'introduction d'un nouveau système complet de bourses d'études par le gouvernement japonais en 1965, la recherche à l'étranger dans des endroits aussi éloignés que l'Afrique ou l'Amérique latine est devenue possible, individuellement ou en équipe. Il n'est pas exagéré de dire qu'aujourd'hui, il n'y a pratiquement aucun endroit au monde qui n'ait été exploré et décrit ethnographiquement par les anthropologues japonais.

Parallèlement à cette évolution, une importante institution anthropologique a été fondée en 1974 et a ouvert ses portes trois ans plus tard à Osaka, au coin du site de l'Exposition universelle de 1970 – le Musée national d'ethnologie, ou « Minpaku », l'acronyme japonais du musée. Son premier directeur général fut Tadao Umesao (1920-2010), l'un des géants intellectuels du Japon moderne. À l'Université impériale de Kyoto, Umesao a étudié sous la direction de l'écologiste Kinji Imanishi (1902-1992), qui dirigeait le Northwestern Studies Institute, créé par l'armée japonaise en 1944 pour étudier les minorités ethniques en Mongolie intérieure et dans les environs. Avant et après la guerre, Imanishi était connu pour être un chef ambitieux et audacieux d'expéditions outre-mer, et les membres de son groupe, dont Umesao, ont reçu leur

formation en tant que travailleurs sur le terrain, apprenant à faire des plans de recherche, à organiser le personnel administratif, à recueillir des fonds pour la recherche sur le terrain, à organiser des ateliers pour discuter des résultats de la recherche, à les publier sous forme de livres et d'articles, et, surtout, à utiliser les médias de masse pour faire de la publicité (Tanaka 2011). Umesao et ses associés ont pleinement utilisé cette stratégie pour faire du Minpaku ce qu'il est aujourd'hui – et ce musée a conservé le terme « ethnologie » dans son nom, comme d'autres musées de ce type au Japon.

En 2004, exactement 70 ans après sa fondation, la Société japonaise d'ethnologie a changé de nom pour devenir la Société japonaise d'anthropologie culturelle (SJAC). Cette nouvelle dénomination avait suscité des débats houleux, mais la majorité des membres ont voté en faveur du changement. Sa revue a également changé de nom, devenant la *Revue japonaise d'anthropologie culturelle*, à laquelle s'est ajoutée une revue publiée exclusivement en anglais appelée *Japanese Review of Cultural Anthropology*, qui fut lancée en 1998 pour mieux faire connaître les réalisations des anthropologues japonais dans d'autres pays. Aujourd'hui, avec environ 1800 membres et étudiants de second et troisième cycles, la SJAC est l'une des plus grandes organisations anthropologiques au monde. Cependant, en raison de la barrière de la langue et du statut périphérique du Japon dans le « système mondial de connaissances », son influence à l'étranger est limitée.

Un développement récent de l'anthropologie japonaise concerne le peuple aïnou. Comme nous l'avons mentionné en introduction, ce domaine d'étude a commencé par la question de la relation généalogique entre les Japonais et les Aïnous. À ce jour, aucune réponse définitive n'a été donnée, bien que les progrès de la recherche sur l'ADN et les fouilles archéologiques de vestiges préhistoriques dévoilent progressivement cet ancien mystère (Hokkaido University Center for Ainu and Indigenous Studies 2010).

Dans le processus de création d'un État nation moderne au Japon, qui a commencé au milieu du XIX^e siècle, les Aïnous avaient été soumis à toutes sortes d'exploitations et de discriminations. En 1899, par exemple, fut promulguée la *Loi sur la protection des anciens autochtones d'Hokkaido*, apparemment pour promouvoir le bien-être de la population, mais en réalité, la privant de ses droits fondamentaux. Cette loi n'a été abrogée qu'en 1997. Les anthropologues, tant culturels que biologiques, portaient également une responsabilité dans cette situation, car ils fouillaient occasionnellement des tombes aïnou pour recueillir des ossements qui étaient ensuite mesurés pour étudier le physique des gens, ainsi que des accessoires funéraires au nom de la science. De l'immédiat après-guerre jusqu'au milieu des années 1960, alors qu'il était pratiquement impossible d'effectuer des travaux sur le terrain à l'étranger, les Aïnous ont été le sujet de prédilection des études anthropologiques au niveau national.

Durant cette période, l'attitude autoritaire de certains chercheurs a durablement endommagé les relations entre les deux peuples. À la lumière de ce fait, la SJAC a présenté des excuses officielles aux Aïnous en 2024. Cependant, ni la Société anthropologique nipponne, la seule organisation nationale d'anthropologues biologiques, ni l'Association archéologique japonaise n'ont pris de mesures concertées. Dans la déclaration d'excuses basée sur le rapport antérieur de 1989 sur l'éthique de la recherche concernant les Aïnous, la SJAC a critiqué sa propre pratique

passée consistant à donner la priorité à la recherche au détriment du bien-être des personnes étudiées. La déclaration affirmait également que l'anthropologie n'aurait pas d'avenir sans reconnaître correctement et réfléchir constamment à l'erreur commise, car l'anthropologie est l'une des disciplines qui traite avec des personnes vivantes. Derrière cette déclaration d'excuses se trouvait la proclamation d'une nouvelle loi par le gouvernement japonais en 2019, une loi promouvant des mesures pour parvenir à une société dans laquelle la fierté du peuple aïnou soit respectée. Presque simultanément, le Musée national des Aïnous a ouvert ses portes à Hokkaido en 2020, avec l'anthropologue Shirō Sasaki comme premier directeur général.

On a beaucoup parlé en Occident des racines coloniales de l'anthropologie depuis les années 1960, lorsque le monde a été secoué par une série de bouleversements politiques. Ce qui a été négligé dans cette autocritique est que le Japon, le seul empire non occidental ayant dominé une grande partie de la région Asie-Pacifique avant la fin de la Seconde Guerre mondiale, avait les mêmes racines. Si les Aïnous ont été victimes du colonialisme interne du Japon, les Taïwanais, les Coréens et les Chinois du Nord-Est, entre autres, ont souffert du colonialisme extérieur du Japon. L'anthropologie japonaise est née dans cet environnement. En examinant son passé, son présent et son avenir, les anthropologues du monde entier devraient être en mesure d'examiner le développement et la transformation de leur discipline sous un nouvel angle.

Références

Grove, L., 2020, « A Brief History of Japanese Field Research on China », in T. David DuBois et J. Kiely (dir.), *Fieldwork in Modern Chinese History: A Research Guide*, Londres, Routledge : 22-34.

Hokkaido University Center for Ainu and Indigenous Studies, 2010, *Ainu Kenkyū no Genzai to Mirai [Présent et avenir des études sur les Aïnous]*, Sapporo, Hokkaido University Press.

Kawamura, N., 2013, *Tsuboi Shōgorō: Nihon de Saisho no Jinruigakusha [Shōgorō Tsuboi, premier anthropologue du Japon]*, Tokyo, Kōbundō.

Kingsberg Kaida, M., 2020, *Into the Field: Human Scientists of Transwar Japan*, Stanford, Stanford University Press.

Kuwayama, T., 2004, *Native Anthropology: The Japanese Challenge to Western Academic Hegemony*, Melbourne, Trans Pacific Press.

—, 2024, « Untold Stories in the History of Anthropology: Japan, Colonialism, Anglophone Hegemony, and World Anthropologies », *CARGO*, 2 : 8-33, <https://doi.org/10.46585/cargo.2024.2.48>

Mio, Y., 2011, « Minzokugaku kara Jinruigaku e: Gakumon no Saihen to Daigaku Kyōiku » [De l'ethnologie à l'anthropologie. Restructurer les cursus et l'enseignement universitaire], in K. Yamaji (dir.), *Nihon no Jinruigaku: Shokuminchi-shugi, Ibunka Kenkyū, Gakujutsu Chōsa no Rekishi*, Nishinomiya, Kwansei Gakuin University Press : 445-493.

Shimamura, T., 2019, « Gendai Minzokugaku » [Études contemporaines de folklore], in T. Kuwayama, T. Shimamura et S. Suzuki, *Bunka Jinruigaku to Gendai*

Minzokugaku [Anthropologie culturelle et études contemporaines de folklore], Tokyo, Fūkyōsha : 56-99.

Shimizu, A., 1997, « Colonialism and the Development of Modern Anthropology in Japan », in J. van Bremen et A. Shimizu (dir.), *Anthropology and Colonialism in Asia and Oceania*, Londres, Routledge : 115-171.

Yamaji, K., 2011, « Nihon Jinruigaku no Rekishi-teki Tenkai » [Histoire du développement de l'anthropologie japonaise], in K. Yamaji (dir.), *Nihon no Jinruigaku: Shokuminchi-shugi, Ibunnka Kenkyū, Gakujutsu Chōsa no Rekishi*, Nishinomiya, Kwansei Gakuin University Press : 9-73.

Yamaji, K. (dir.), 2011, *Nihon no Jinruigaku: Shokuminchi-shugi, Ibunnka Kenkyū, Gakujutsu Chōsa no Rekishi [Anthropologie japonaise. Colonialisme, histoire des autres cultures et histoire de la recherche de terrain de la discipline]*, Nishinomiya, Kwansei Gakuin University Press.

Yamashita, S. 2024, *Nihon Jinruigaku no Ketsumyaku: Denshō no Genba to Ronri [Généalogie de l'anthropologie japonaise. Espace et logique dans la transmission de la tradition]*, Tokyo, Fūkyōsha.

Taihoku Teikoku Daigaku Dozoku Jinshugaku Kenkyūshitsu [Institut de recherche de l'Université impériale de Taipei sur les us et coutumes des aborigènes et études sur la race], 1988 [1935], *Taiwan Takasagozoku Keito Shozoku no Kenkyu [Étude de la généalogie et de la classification des aborigènes de Taïwan]*, Tokyo, Gaifūsha.

Tanaka, M., 2011, « Tanken to Kyōdō Kenkyū: Kyoto Daigaku o Chūshin to suru Bunka Jinruigaku » [Expéditions et équipes de recherche : anthropologie culturelle à l'Université de Kyoto et au-dehors], in K. Yamaji (dir.), *Nihon no Jinruigaku: Shokuminchi-shugi, Ibunnka Kenkyū, Gakujutsu Chōsa no Rekishi*, Nishinomiya, Kwansei Gakuin University Press : 573-604.

Torii, R., 1976, *Torii Ryūzō Zenshū [Oeuvres choisies de Ryūzō Torii]*, tome 5, Tokyo, Asahi Shinbunsha.